



HAL
open science

Gaia, la dure à cuire

Mariana Rios Sandoval

► **To cite this version:**

Mariana Rios Sandoval. Gaia, la dure à cuire. Birgit Müller et Michel Naepels (sous la direction)
Mondes toxiques. Monde Commun Nr. 5 Paris: PUF, 2021, 978-2-13-082660-6. hal-03258146

HAL Id: hal-03258146

<https://hal.science/hal-03258146>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gaia, la dure à cuire

[Mariana Rios-Sandoval
Post-doctorante en anthropologie,
Cermes3]

Ce projet a été financé par le Programme de recherche et d'innovation Horizon 2020 de l'Union européenne, au titre de la convention de subvention Marie Skłodowska-Curie numéro 838680.

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

« À quelle vitesse la nature prendrait-elle le dessus si l'espèce humaine cessait d'exister ? » était la question qui animait notre conversation ce matin d'hiver. Nous étions un chien et trois personnes : mon ami Nour et son ancienne maître de stage, Anne, et notre conversation spéculative se déroulait alors que nous nous promenions dans les bois. Notre forêt n'était pas dense, plutôt une constellation de taches auxquelles nous nous accrochions avec effort, comme quelqu'un qui relie les points dans un livre de coloriage. Cet archipel forestier s'étendait sur une vaste zone de pâturages ocre à la lisière d'une toute petite ville aux alentours d'Orléans, dans le centre de la France. Il était environ neuf heures du matin, un peu tôt pour un samedi, et il faisait très froid par rapport à la dense banlieue parisienne où Nour et moi vivions, mais nous étions heureux d'être dehors, *dans la nature*.

Nour et Anne faisaient partie d'une constellation d'amis, de connaissances, d'interlocuteurs et de collaborateurs qui s'était formée au cours d'un projet de deux ans que je menais à l'époque, qui explorait les préoccupations sociétales croissantes au sujet des expositions aux produits chimiques ordinaires, les perturbateurs endocriniens en particulier, les produits chimiques toxiques produits par la société postindustrielle en général. La recherche m'a fait voyager à travers la France en suivant de jeunes militants écologistes afin de comprendre quelles expositions chimiques les concernaient, de quelle manière, et comment ils se mobilisaient politiquement et réorganisaient la vie quotidienne pour contester la présence écrasante de ces molécules potentiellement toxiques. Au milieu de mes recherches, j'ai compris que c'était contre la « toxicité du quotidien » que ces jeunes militants se mobilisaient, car leurs actions étaient motivées par la certitude que la présence actuelle de polluants est si envahissante qu'il n'est pas nécessaire d'être à proximité des sites de catastrophes industrielles pour être en interaction étroite et permanente avec des substances toxiques. Leurs actions et leurs préoccupations ne visaient pas un seul composé chimique, mais plusieurs :

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

tous les produits ménagers et industriels s'ajoutant à la toxicité apparemment invisible, mais omniprésente, qui est caractéristique de la vie de tous les jours au XXI^e siècle, une époque où les humains et les non-humains habitent et sont transformés par l'héritage chimique du capitalisme industriel.

Avec le temps, il est également apparu clairement que la notion de « catastrophe », qui peut prendre de nombreuses formes, était étroitement liée à la compréhension qu'avaient mes interlocuteurs des questions environnementales telles que la pollution, le changement climatique ou la perte de biodiversité, mais aussi à des questions plus philosophiques telles que ce qui constitue l'environnement et la place qu'y occupe l'humain. Après une année de travail sur le terrain avec des militants écologistes, je connaissais bien la notion de catastrophe. Difficile à digérer au début, j'ai pu constater que le récit de l'avenir catastrophique était un point de référence incontournable – soit comme une présence franche, soit comme une absence obsédante – à tel point que j'en suis venue à comprendre la catastrophe comme la toile de fond d'une grande partie de ce que j'ai vu, vécu et discuté sur le terrain. Chez mes jeunes partenaires de recherche, l'avenir était souvent imaginé comme quelque chose allant du sombre au catastrophique. Les préoccupations concernant la fertilité, la maladie, la dégradation de l'environnement, étaient des thèmes récurrents, mais les espoirs et les rêves de sociétés et de vies idéales l'étaient aussi. J'en suis venue à comprendre la narration de ces futurs imaginés – excitants, anticipés, héritables, catastrophiques – et la fabrication du présent comme des processus entremêlés qui se façonnent profondément les uns les autres. Sous le terme de « catastrophe » ou d'« avenir catastrophique », j'ai recueilli un ensemble de récits contenant l'hypothèse qu'à moins que les modèles sociaux, politiques et économiques qui régissent actuellement notre mode de vie ne soient radicalement transformés, ce qui nous attend n'est pas seulement sombre mais pourrait – dans le pire des cas mais dans un scénario plausible – mettre fin à notre temps

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

sur la planète. Ces récits se composent toutefois d'une gamme limitée de sous-narrations tissées dans un paysage catastrophique futur plus vaste : la violence, la maladie, un climat de représailles, la pénurie, l'intoxication et, en fin de compte, l'extinction d'une humanité qui deviendrait incapable de se reproduire et de résister à de telles épreuves. Ce qu'Anne, Nour et moi avons rencontré lors de notre promenade dans les bois ce matin d'hiver a déclenché une conversation qui incarne bien ces considérations tellement pressantes, mais profondément existentielles.

Anne et Nour

« Elle est naturaliste », m'a dit Nour lorsque nous étions dans le train en route pour rencontrer Anne. Je n'ai jamais su si notre hôte était d'accord avec cette étiquette, mais j'ai appris d'autres choses sur elle au cours de ce week-end. Elle connaissait bien les plantes et les oiseaux et était heureuse de partager ses connaissances, surtout sur ces derniers puisqu'elle travaillait pour une association consacrée à leur protection. C'était une cuisinière talentueuse qui s'en tenait aux aliments non transformés, biologiques, de saison et produits localement, dont certains qu'elle cultivait elle-même dans une petite parcelle de terre qu'elle partageait avec d'autres personnes dans une ville voisine. Elle préparait tous ses repas entièrement, y compris le pain, et était fière du fait qu'une fois les produits biodégradables pris en charge par son système de compostage domestique, les déchets de la semaine pouvaient facilement être placés dans un petit sac en plastique, qui allait souvent directement dans le bac de recyclage. Pendant le week-end, Anne a partagé de nombreuses histoires sur son éducation, la plupart pour satisfaire la curiosité de Nour, sur la façon dont elle et ses parents mangeaient en grande partie les produits de leur potager, obtenaient leurs œufs de leurs propres poules et se tenaient au chaud pendant l'hiver en brûlant le bois qu'ils ramassaient le reste de l'année. Anne avait

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

grandi dans un petit village du département de la Loire-Atlantique, dans la région même où devait être construit l'aéroport controversé de Notre-Dame-des-Landes, un projet auquel elle et ses parents étaient farouchement opposés, comme le confirmait l'autocollant sur le pare-chocs de sa voiture. « Apparemment, à la campagne, on ne peut pas survivre sans voiture », avait également déclaré Nour dans le train après avoir mentionné qu'Anne venait nous chercher à la gare. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que la justification lui était plus destinée qu'à moi, puisqu'il est un défenseur passionné du vélo comme moyen de transport. Son commentaire, cependant, n'était pas sarcastique mais reflétait plutôt la version française du fossé rural/urbain et certains des paradoxes, du moins dans l'imaginaire urbain, qui l'habite : le monde rural est plus proche de la nature mais plus dépendant des combustibles fossiles et des moyens de transport privés.

Anne et Nour s'étaient rencontrées quatre ou cinq ans auparavant lorsqu'ils travaillaient ensemble à la mairie d'une petite ville du Val-de-Marne, où ils passaient leurs journées à essayer de traduire l'Agenda 21 du Sommet de la Terre en une politique applicable au niveau local. Anne était la responsable de la formation de Nour dans le cadre de son stage en alternance d'un master en développement durable. À l'époque, elle n'avait pas encore trente ans. Malgré son enthousiasme initial, Nour a rapidement commencé à développer des sentiments mitigés à l'égard des documents qu'il devait examiner minutieusement dans le cadre de son stage. Bien qu'habilement formulées, il était souvent déçu que les recommandations lui paraissent terriblement vagues et inopérantes. C'est cependant sous la supervision d'Anne qu'il a le plus appris, notamment à lire entre les lignes de la politique publique, mais aussi sur de nombreuses autres questions dont ils ont longuement discuté au cours de leur travail et finalement, lorsqu'ils sont devenus amis, après les heures de bureau. Bien qu'Anne s'acquittât bien de son travail à la Mairie, elle n'avait pas l'intention d'y rester longtemps car elle aussi, comme Nour me

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

dossier

l'a dit quelque temps plus tard, trouvait que son profil de poste sonnait souvent mieux sur le papier que dans la réalité et se traduisait rarement par les résultats qu'elle aurait souhaités. Lorsque j'ai rencontré Anne, elle était retournée à la campagne depuis plus d'un an, pour être « plus proche de la nature », où elle a dit se sentir à sa place et vraiment heureuse.

La rencontre

Ce matin d'hiver, nous nous sommes promenés dans les bois avec Anne comme guide. Elle nous avait proposé de nous emmener à un endroit où elle avait souvent vu des castors, mais ce jour-là, nous n'avons pas eu de chance et nous n'avons pu voir que des troncs d'arbres mâchés et des tas de branches. Ayant une formation en biologie et une expérience de toute une vie de résidence dans des grandes villes, j'étais déjà excitée par l'empreinte matérielle des castors, tout comme ma chienne qui devenait folle avec les odeurs qu'elle seule était capable de remarquer. Mais l'excitation suscitée par les castors absents a vite été éclipsée par une autre chose qui a attiré notre attention, en particulier celle de Nour : un complexe de bureaux IBM (International Business Machines Corporation) abandonné, maintenant colonisé par une végétation florissante et recouvert de graffitis à l'intérieur. « C'est une friche industrielle ! » a dit Nour avec enthousiasme, en utilisant un terme employé pour décrire les sites d'activité industrielle qui sont abandonnés en raison de la reconfiguration, de la relocalisation ou de la cessation de ces activités.

Quelque chose à propos de la friche m'a profondément troublée. C'était son caractère contre-intuitif. Ce genre d'infrastructures évoque normalement la richesse, la production, l'activité économique, l'emploi, etc. Mais le bâtiment d'IBM était là, silencieux, vide de ses occupants d'origine et obstiné, refusant de partager avec nous l'histoire qui pourrait expliquer sa solitude. Peut-être était-ce le

janvier 2021

numéro 5

Monde commun

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

temps froid, ou le contenu de certains des graffitis les plus durs, ou le chariot brûlé au milieu du parking, mais il y avait quelque chose de fantasmagorique dans le site. Mon esprit flirtait avec des scénarios terribles, différentes versions d'un événement tragique et qui avait soudain forcé tout le monde à sortir, sans avoir le temps de prendre autre chose que les vêtements qu'ils portaient. Une minute, un lieu agité au rythme des délais et des objectifs de production – et la suivante, un *no man's land*, proie facile pour le pillage et le vandalisme. Après cela, pas une âme autour, seulement le silence. Et puis, enfin, sont arrivés les plantes et les petits animaux qui ont lentement mais résolument pris le dessus. Je savais, bien sûr, que la succession réelle des événements devait être loin de celle qui se jouait dans ma tête. La tragédie du site était fort probablement celle des travailleurs qui avaient dû perdre leur emploi à cause de la fermeture de l'entreprise, un processus qui s'était certainement déroulé au fil des mois, voire des années. Et puis il y a eu bien sûr la tragédie de la pollution, chimique, matérielle et visuelle, l'équivalent d'une petite montagne de matériaux sans but et en lente décomposition imposée à la forêt.

Des bâtiments de bureaux, des usines, des réacteurs : de grandes infrastructures sont laissées à la dérive et pratiquement intactes, en grande partie à cause des coûts élevés de démantèlement et d'élimination des déchets. Étant donné que le démantèlement de ces bâtiments n'est souvent pas une option envisageable, le défi consiste à réinvestir ces lieux à de nouvelles fins. Il s'agit d'une entreprise particulièrement compliquée car souvent, il ne reste pas seulement des infrastructures, mais aussi une pollution insidieuse et persistante qui témoigne de toutes ces années d'intense activité industrielle. On pourrait facilement affirmer, bien sûr, que l'existence d'une friche industrielle atteste non seulement des coûts réels de démantèlement, mais aussi de la politique qui sous-tend la hiérarchisation et l'affectation des ressources et, en fin de compte, de la logique (et de la volatilité) du capital. Autrefois lieu de naissance de l'industrialisation, l'Europe occidentale va maintenant dans la direction opposée.

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

1

V. Agard-Jones,
« Spray »,
Somatosphere
(blog), 27 mai
2014 ;
M. Murphy,
« Alterlife and
Decolonial
Chemical
Relations »,
*Cultural
Anthropology*,
32 (4), 2017,
p. 494-503.

Les ateliers, les usines et les manufactures se sont envolés vers des terres où la main-d'œuvre est moins chère et où les droits des travailleurs sont moins respectés. Les industries se sont installées dans le Sud global, accentuant l'exploitation et empoisonnant l'air, l'eau, le sol et les corps. C'est un exemple de plus qui montre que malgré son omniprésence, la toxicité n'est pas répartie de manière égale mais selon des schémas d'inégalités existantes. Les personnes les plus exposées aux substances toxiques en raison de leur profession, comme les ouvriers agricoles qui sont directement exposés aux pesticides, ou de leur lieu de résidence, comme ceux qui vivent à proximité des usines de traitement chimique, sont souvent aussi celles qui sont déjà touchées par la pauvreté, la discrimination ou un passé colonial, une double, triple ou quadruple peine rendant les effets de la toxicité encore plus insidieux et dévastateurs¹. Dans le Nord, les traces de la délocalisation sont visibles sous la forme du chômage, de l'héritage chimique toxique de l'activité industrielle passée, et des énormes infrastructures abandonnées dans l'espoir qu'elles seront englouties par la nature, effacées de la mémoire ou du moins cachées au regard du public.

Des produits chimiques invisibles

Les produits chimiques de synthèse qui imprègnent la vie industrielle, ceux qui sont intégrés dans les activités productives, la guerre et les produits de base, se sont installés profondément dans le sol et dans l'eau qui recouvre la planète, devenant l'une des principales forces qui ont fait basculer le monde dans une ère de teintes apocalyptiques, l'Anthropocène, créée par l'humain. La vitesse et l'ampleur de l'expansion de notre empreinte chimique défient l'imagination, tout comme ses effets sur la biodiversité, les cycles géochimiques et le climat de la Terre. Certains suggèrent, par exemple, que d'ici 2050, le plastique - l'un des principaux sous-produits du

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

capitalisme pétrolier et de la société de consommation, et un marqueur proposé de l'Anthropocène - sera présent dans le ventre de 99 % des oiseaux marins et que la quantité de débris plastiques dépassera celle des poissons dans la mer. L'océan devient plastique, cédant la place à des écologies sans précédent et imprévisibles qui remettent en cause la séparation entre le naturel et le manufacturé. Et le plastique, qui est souvent associé au bisphénol A, un perturbateur endocrinien bien connu, n'est qu'un composé parmi tant d'autres qui deviennent, ou sont déjà devenus, partie intégrante du monde et de la vie qui s'y trouve.

Malgré son omniprésence et ses effets, la toxicité reste souvent invisible. Cela s'explique en partie par le fait que - la pollution étant le revers de la médaille de ce qui fait bouger les économies dans le monde - la contester signifie contester le système même qui la maintient en place : le capitalisme productiviste avec son cycle implacable de production industrielle et de consommation. Par conséquent, l'invisibilité de la toxicité ne se produit pas par hasard. Il y a plutôt du travail à faire pour la produire tout comme pour la révéler. Kim Fortun¹, par exemple, souligne les discontinuités dans la visibilité, notant que, dans un monde où la surveillance est de plus en plus importante, certaines choses semblent systématiquement « échapper au radar », comme les liens entre les substances toxiques et la santé et la surveillance de la qualité de l'air et de l'eau.

Armés de leurs outils ethnographiques, les chercheuses et chercheurs en sciences sociales ont tenté de proposer des analyses et, surtout, de rendre visibles les façons dont la pollution chimique s'est immiscée dans le tissu de la planète et ses effets, qui s'étendent loin dans le futur². Ces travaux montrent que pour comprendre la toxicité, il faut retracer ses relations à de multiples échelles, depuis les processus économiques, historiques et politiques jusqu'aux configurations moléculaires. Michelle Murphy, par exemple, s'intéresse à la toxicité en se concentrant sur l'émergence des « régimes chimiques de vie », un concept qui aborde les relations moléculaires

1

K. Fortun, « From Latour to Late Industrialism », *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, 4 (1), 2014, p. 309-329.

2

E. Povinelli, « Fires, Fogs, Winds », *Cultural Anthropology*, 32 (4), 2017, p. 504-513 ; E. Roberts, « What Gets Inside: Violent Entanglements and Toxic Boundaries in Mexico City », *Cultural Anthropology*, 32 (4), 2017, p. 592-619.

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

1

M. Murphy,
« Chemical
Regimes of
Living »,
*Environmental
History*, 13 (4),
2008, p. 695-
703, ici p. 697.

2

K. Fortun, *op. cit.*,
p. 310.

toxiques résultant de l'habitation dans un monde profondément pollué. Mais la relationnalité toxique, comme le montre Murphy, « s'étend bien au-delà du domaine organique et crée des interconnexions avec les paysages, la production et la consommation, ce qui nous oblige à relier l'histoire de la technoscience à l'économie politique »¹. Dans le même ordre d'idées, mais avec des qualités analytiques différentes, Kim Fortun a développé le concept d'« industrialisme tardif », qui partage avec les « régimes chimiques de vie » l'idée qu'il y a une histoire et une politique particulières à la toxicité, qui lui donne consistance autant que les liaisons atomiques et les récepteurs moléculaires. Fortun met l'accent sur la façon dont la toxicité est régie dans un temps déjà épuisé par elle, ce qui donne des paysages sombres, comme dans cette description : « Détérioration des infrastructures industrielles, paysages parsemés de bassins de déchets toxiques, instabilité climatique, incroyable imbrication des intérêts économiques dans la production de connaissances, dans les décisions juridiques, dans la gouvernance à toutes les échelles – tel est l'industrialisme tardif »². Kim Fortun suggère que ces zones d'abandon industriel, telles que la friche sur laquelle nous sommes tombés lors de notre promenade matinale, sont parmi les signes révélateurs de l'industrialisation tardive.

Sur la catastrophe

Ce matin d'hiver, notre passage par l'exosquelette d'IBM a déclenché une réflexion commune entre Nour et Anne sur la façon dont les friches industrielles devenaient plus communes, sur la difficulté de les transformer en autre chose, mais aussi sur la façon dont la nature allait se frayer un chemin dans les lieux les plus improbables et les plus inhospitaliers, quel que soit le génie humain de leur création. Les plantes qui poussent dans les fissures de l'asphalte fracturé des grandes villes ont été un exemple apporté à la conversation, mais d'autres aussi qui ressemblaient davantage à notre découverte de ce

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

matin-là. Deux exemples en particulier m'ont paru si frappants que je me suis sentie obligée de sortir mon téléphone de ma poche et de regarder les images pendant qu'Anne et Nour parlaient. Le réseau internet était rapide. Finalement, je me suis dit que nous n'étions pas si profondément dans la nature. Le premier exemple consistait en une série de photos d'un village de pêcheurs abandonné sur l'île de Gouqi en Chine. Une douzaine de photos montraient la façon dont le village avait été colonisé par la végétation. J'ai copié-collé le nom du photographe, Tang Yuhon, et j'ai fait une recherche rapide. Deux titres de reportages, l'un en français et l'autre en anglais, ont attiré mon attention : « Un village déserté où la nature reprend ses droits » et « Le monde sans nous : un village chinois abandonné, dépassé par la nature »¹. « Apocalyptique à première vue », disait le premier article, « nous sommes vite submergés par la beauté de la nature qui, gourmande puissante, éternelle, engloutit les murs de la ville de lierres grimpants »². Le deuxième article décrivait comment Tchernobyl se repeuplait en faune, trente ans après la catastrophe nucléaire. Le texte était accompagné d'une photo prise dans la zone d'exclusion de Tchernobyl : un troupeau de chevaux sauvages paisant paisiblement dans une prairie couverte de neige. « Quand les gens sont partis, la nature est revenue », déclare M. Vichnevski dans l'article, l'ingénieur responsable de la zone d'exclusion qui s'étend sur trente kilomètres autour du point zéro de Tchernobyl. Selon M. Vichnevski, l'activité humaine est encore plus nocive pour les animaux que les radiations. Les loups, les ours, les lynx, les oiseaux, les rongeurs et les insectes sont quelques-unes des espèces autochtones qui sont revenues dans la région. Selon l'article, le niveau de radiation est encore dix à trente-cinq fois supérieur au niveau accepté aux États-Unis, mais la faune semble néanmoins prospérer. Comment expliquer cela ? M. Vichnevski se dit convaincu que même si les radiations sont toujours présentes et nocives, l'absence de présence humaine stimule une forte « renaissance environnementale » :

1

Lavinia, « The World Without Us : Abandoned China Village Overtaken by Nature », *Tourism on the Edge* (blog), 12 juin 2015.

2

S. Beyrand, « Un village déserté où la nature reprend ses droits », *Kaizen*, 10 octobre 2018.

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

1

G. Savilov,
« En 30 ans,
Tchernobyl est
devenu une
réserve inédite
d'animaux
sauvages »,
La Dépêche,
19 avril 2016.

2

A. Petryna,
Life Exposed
Biological
Citizens after
Chernobyl,
Princeton,
Princeton
University Press,
2013, p. xxviii.

3

A. Tsing *et al.* (dir.),
Arts of Living on a
Damaged Planet :
Ghosts and
Monsters of the
Anthropocene,
Minneapolis,
University of
Minnesota Press,
2017.

« Ces animaux, conclut-il, sont probablement la seule conséquence positive de cette terrible catastrophe »¹

Dans l'introduction de son livre *Life Exposed*, Adriana Petryna fait également référence aux troupeaux de chevaux de Przewalski qui paissent désormais librement dans la zone d'exclusion de Tchernobyl. Elle évoque les chevaux dans son texte afin de montrer l'ironie du fait que nous en savons plus sur l'écosystème en voie de rétablissement que sur les habitants de Tchernobyl, son point de vue étant que la recherche sur les conséquences de certains « régimes de menace du XXI^e siècle », tels que les catastrophes nucléaires et le changement climatique, est une tâche moralement et scientifiquement difficile. En choisissant une « approche non peuplée », comme elle l'appelle dans le cas de Tchernobyl, nous évitons d'apprendre ce qui se passe après la catastrophe, et nous évitons de faire des prédictions sur ce qui pourrait arriver dans l'avenir². En outre, une approche non peuplée renforce la fiction de la modernité, qui consiste à isoler les individus les uns des autres, en particulier de ceux qui appartiennent à des espèces différentes. Les biologistes, les écologues, les peuples autochtones partout dans le monde et les spécialistes des sciences sociales post-humanistes, entre autres, nous rappellent constamment que les espèces sont plutôt des enchevêtrements et dépendent les unes des autres. C'est vrai en bien comme en mal : « les assemblages avec les autres rendent la vie possible, mais lorsqu'une relation tourne mal, des répercussions s'ensuivent »³. Pour comprendre ce qui se passe en cas de catastrophe et comment aller de l'avant, il faut comprendre l'interdépendance, car les dommages ne sont jamais causés à une espèce, mais à la myriade de relations qu'elle entretient avec d'autres organismes. Cela s'applique aux catastrophes spectaculaires telles que les explosions d'usines chimiques ou les marées noires, ainsi qu'aux catastrophes lentes telles que la toxicité quotidienne, qui, bien que moins visible et diffuse, peut être aussi insidieuse et dévastatrice. Les abeilles en sont un exemple emblématique, puisque nous avons

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

appris que leur mort due à l'utilisation agro-industrielle excessive de pesticides signifie également la mort des espèces végétales qu'elles pollinisent, et celle de tous les autres organismes qui à leur tour dépendent de ces plantes.

Gaia, la dure à cuire

Combien de temps la nature mettrait-elle à récupérer ce qui lui revient de droit ? Trente ans est apparemment la réponse dans le cas de Tchernobyl. Mais cet après-midi-là, lors de notre promenade dans la forêt, personne n'a vraiment eu de réponse à cette question. « Assez vite », aurait probablement été la réponse la plus proche. Tout d'un coup, un site qui m'était apparu comme fantasmagorique avait acquis des allures futuristes. C'était comme si la même parcelle de forêt avec le même complexe IBM abandonné était instantanément devenue une fenêtre étroite permettant d'entrevoir le futur. Tout d'un coup, on avait l'impression de se trouver devant un avertissement matérialisé de ce qui pourrait arriver si l'espèce humaine continuait à agir de la même manière. « La nature n'a vraiment pas besoin de nous », a déclaré Anne, faisant écho à la remarque de Lynn Margulis sur le fait que Gaia était « dure à cuire » (*tough bitch*). Gaia, le système terrestre, est constitué d'un enchevêtrement de relations d'interdépendance, et c'est un système qui s'est plutôt bien débrouillé tout seul pendant des millions d'années, bien avant l'apparition des humains, et qui « continuera à évoluer bien après que les gens et les préjugés auront disparu »¹. La remarque d'Anne a peut-être été inspirée par les travaux de Margulis. Ou, plus probablement, par celle de la philosophe belge Isabelle Stengers, qui est une figure bien connue de la scène écologiste. Dans son livre *Au temps des catastrophes*, elle emprunte le concept de Gaia, qui a été élaboré à l'origine par l'écologiste James Lovelock et la biologiste Lynn Margulis, comme allégorie et comme appel². Stengers écrit que Gaia est « offensée » par la soif illimitée de croissance et de profit des

1

L. Margulis,
« Gaia Is a Tough
Bitch », in *Third
Culture : Beyond
the Scientific
Revolution*,
New York,
Touchstone,
1995, p. 129-146,
ici p. 140.

2

J. Lovelock,
L. Margulis,
« Atmospheric
Homeostasis
by and for the
Biosphere :
The Gaia
Hypothesis »,
Tellus, 26 (1-2),
1974, p. 2-10.

→ DOSSIER

Gaia, la dure à cuire

1
I. Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2008.

humains, et « s'immisce » ou se venge avec son propre effondrement. L'appel de Stengers vise à ce que l'humanité relève le défi de changer le cours d'une ère qui n'est rien d'autre que le produit de sa propre action : l'Anthropocène, appelé par certains « capitalocène » pour souligner à quel point le « capitalisme prédateur » façonne l'ère géologique la plus courte jusqu'à présent¹.

Prise dans mes réflexions sur les enchevêtrements entre espèces et sur l'avenir de chacun d'entre nous, je n'ai pas demandé à Anne si sa remarque sur la nature n'ayant pas besoin de nous, les humains, pour continuer à vivre s'inspirait de Stengers ou de Lovelock et Margulis. L'explication est peut-être plus simple, et elle a pu simplement être inspirée par un sentiment contemporain plus large, que j'ai souvent rencontré pendant mon enquête de terrain : la crainte que la fin soit proche ou que la fin des humains soit proche, comme mes interlocuteurs me l'ont souvent dit, si les choses restent en l'état. À ce moment, cependant, il ne m'a pas traversé l'esprit de lui poser des questions sur la généalogie de son commentaire. En tout cas, nous avons continué à marcher : nous sommes passés devant le dernier bâtiment en béton et l'entrepôt rouillé avec des graffitis *fuck the police*, pour finalement traverser le parking avec son chariot carbonisé. Nous avons laissé la friche et avec elle le sujet de notre conversation. Nous étions de nouveau dans les bois, et l'avenir, ou une version possible de celui-ci, était maintenant derrière nous.

